



Quina Winterstein, ses enfants et petits-enfants vivent à Châteaubernard, sur un terrain sommaire, au ras d'un carrefour dangereux.

Photos Phil Messelot

Avec les manouches, des mots sur des maux

Ismaël KARROUM
i.karroum@charentelibre.fr

Is se disent «manouches» ou «voyageurs» pour tous. «Gens du voyage», ils laissent ça aux «gadîés» et à l'administration. Ce jargon de bien-

pensant n'est pas pour eux. Depuis juillet, les événements de Saint-Aignan (Loir-et-Cher) et le discours musclé de Nicolas Sarkozy, ils ne se sentent pas «stigmatisés». Ça, c'est un langage policé qui n'est pas leur. Que ce soit Charlot, Titounet, Toutouné, la Quina, la Blanche, ou les autres, tous voyageurs du Cognacais, ils ont des mots plus directs: «Ils veulent notre peau».

Leur discours est fait de besoin de reconnaissance et de différence jalousement cultivée. D'une défiance à l'égard de «gadîés» qui leur rendent bien. «Moi, y'a 20 ans, des gens comme toi, je leur parlais pas», avoue Titounet. Cette défiance plonge en partie ses racines dans l'histoire. Celle de la Seconde guerre mondiale, qui a marqué l'ensemble d'une communauté pour des décennies. Titounet: «On a tous des anciens, des grands-parents qui ont été déportés. Chaque famille a eu ses morts. Du coup, quand j'étais petit, mon père me disait: Si tu vois un gendarme, pars. Ils nous veulent du mal. J'ai été élevé comme ça».

Ça a façonné son esprit, incité à jouer des poings plus que de raison dans sa jeunesse. Cette période, ces ralles des autorités françaises,

Depuis juillet, les manouches sont dans le viseur et au cœur de l'actualité. ■ Ils le vivent mal. ■ Rencontre avec des familles installées en Charente.

ont profondément marqué les «voyageurs». La méfiance s'est transmise de génération en génération.

Chez les manouches, les maux ont des mots. Un taux de délinquance élevé. L'alcool qui fait des ravages. Un illettrisme aussi développé que dans les campagnes du début du XX^e siècle. Charlot: «Je ne suis jamais resté plus de trois mois dans la même école: je ne sais pas lire et écrire». Titounet: «Je suis resté trois ans et demi dans le Puy-de-Dôme: j'ai eu mon certificat d'études». Blanche Bely: «Nos enfants, faut les accepter dans les écoles. Pas se contenter de les abandonner au fond d'une classe». Rancune contre rancœurs.

Le vol, la délinquance, ce n'est pas un atavisme. Plutôt une fille de la précarité galopante qui gagne les manouches. Leurs métiers traditionnels, c'est la ferraille, le ren-pallage, les travaux agricoles, la chine... Christian Winterstein

dresse un tableau aussi noir qu'une houillère: «La ferraille, avec les déchets, ça marche de moins en moins. Presque plus. Le ren-pallage, c'est pareil. Les gens veulent pas de panier en osier et n'ont plus de chaises en paille. La chine, c'est aussi de plus en plus dur, parce qu'on est nombreux».

Il vit d'alloccations, d'un peu de ferraille, d'un peu de chine. Ce mois-ci, la tribu va mettre du beurre dans les épinards. Quelques hommes partent à Epervay, en Champagne. Pour les vendanges. En Charente, il y a longtemps que les machines ont remplacé les mains des manouches pour couper le raisin.

Dans la communauté, comme dans les quartiers, certains versent dans la délinquance. «Sur les terrains, on le sait. On ferme les yeux», dit l'un. Christian Winterstein, lui, se fout en rogne. «Y'a deux semaines, y'a un gars qu'est venu sur le terrain. Il m'a dit: Là,

y'a des tuiles. Je te donne des sous si tu me les ramènes!. Je l'ai viré, c'est qui le voleur?» C'est un exemple. Il y en a des dizaines d'autres.

On dit d'eux qu'ils ne veulent pas s'intégrer. Ils répondent que la société ne veut pas d'eux, de leur culture, de leurs traditions. «C'est interdit de chasser le hérisson. Mais à part nous, qui mange du hérisson? C'est pas une loi juste contre nous ça», peste Charlot.

Et puis il y a cette histoire de carnet de voyage. En France, tout le monde a une carte d'identité. Sauf eux... Au moins ceux qui ne sont pas sédentarisés. «Faut le faire tamponner à la gendarmerie tous les trois mois. Si on dépasse d'un mois, c'est une amende». Ça ressemble à un contrôle judiciaire. Saut qu'ils ne sont pas mis en examen. Charlot en tit. «C'est pour voir si on laisse pas trop de misère derrière nous».

Quand ils ont un carnet de voyage, ils ont, aussi, une commune de rattachement. Celle où le manouche déclare passer le plus de temps. Pour pouvoir s'inscrire sur les listes électorales, il faut avoir la même commune de rattachement pendant trois années consécutives. C'est six mois pour un SDF.

Ils ont leurs paradoxes. Les terrains d'accueil représentent, aux yeux de tous les gadîés une sacrée avancée? Pas un des manouches rencontrés n'en dit du bien. «C'est quoi la différence avec ce que l'on appelait camp avant? Dedans, on est enfermé, montré du doigt. Et dans beaucoup de villes, le camp est entre l'autoroute et la déchèterie».

Titounet en est convaincu. Emphatique et désabusé: «Notre peuple est mort. Nos valeurs, nos traditions, notre langue. Avec la modernité, la télé, tout se perd. Les jeunes deviennent comme les portables». Il est nostalgique. Convaincu que l'évolution continuera de rimer avec exclusion, intégration avec disparition.

figures



Blanche Bely (Cognac). «Je suis voyageuse». Ça fait des lustres pourtant que cette dynamique sexagénaire, vice-présidente de l'association des gens du voyage n'est pas montée dans une caravane. Son terrain, c'est une coquette maison charentaise avec jardin à Cognac. Active pour sa communauté, lettrée, elle est intraitable dès qu'il s'agit de défendre les voyageurs. C'est une manie comme les autres. «Mes petits-enfants sont les plus beaux et moi, j'suis une manie gâteau».

Ernestine Quina Winterstein (Châteaubernard).

L'octogénaire vit reléguée sur un terrain sommaire avec ses

filles, filles, gendres, bruns,



petits-enfants. Il y a deux ans, afin de permettre l'extension d'une zone

d'activité commerciale, ils ont été expropriés du terrain qui leur appartenait et où ils avaient posé leurs caravanes.

Le juge des expropriations avait fixé indemnisation et ordonné le relogement sous deux ans. Le relogement attend, l'indemnisation patiente encore.



Jean-Jacques Titounet (Breville), Titounet et sa femme, Toutouné, ont pris possession

d'une maison depuis deux mois. Titounet, le pasteur évangélique, la cinquantaine débonnaire, a posé sa caravane dans le jardin. «On est bien ici», sourit-il à l'ombre de son plateau. Il compte rendre son carnet de voyage pour avoir, enfin, une carte d'identité. Auto-entrepreneur, il s'est spécialisé dans l'entretien d'espaces verts et l'élagage.

Charlot Reverdy (terrain d'accueil de Cognac).



Il a pris le chemin inverse de son frère. Il avait une maison à Breville. Il a tout lâché, racheté une caravane et équipé ses

enfants pour «voyager». Pas loin. De Salles-d'Angles à Nerillac, de Boutiers à Cognac. «Les maîtres nous connaissent maintenant. Au début, ils nous laissent huit jours en test. Comme ça se passe bien, on reste. On paie l'eau et l'électricité». «Mais je ne retournerai jamais dans une maison, dit Kosa sa femme. J'ai été élevé dans une maison. Maintenant que j'ai goûté à la liberté de la caravane, je n'irai plus jamais m'enfermer».

99 Pour s'inscrire sur les listes électorales, il faut avoir la même commune de rattachement durant trois ans. Pour un SDF, c'est six mois.



Titounet, Charlot et leur neveu Yoni à Breville, chez Titounet.